

CULTURE

CHRONIQUE

Bernard Dort, le conseiller

Pierre MARCABRU

Bernard Dort, mal connu du grand public, fut l'éminence grise, le père Joseph, de tout un théâtre, plus utopique qu'engagé, plus rêvé que militant, qu'on nommait naguère populaire. Roland Barthes et lui furent sinon les théoriciens, au moins les révélateurs de ce théâtre imaginaire dont le destin était de se fondre dans la société et d'en changer la forme et les couleurs. Il s'agissait, sur la scène, d'appeler les hommes à refaire le monde, à en trouver les moyens, et à se découvrir libres dans cet effort. Dans les années 50, au coeur du mirage communiste, l'entreprise hantait avec plus ou moins de bonheur tous les esprits, ou presque. Bernard Dort, tour à tour énarque, journaliste, universitaire, professeur au Conservatoire, directeur des Théâtres, puis spectateur attentif, fut d'abord un formateur, un conseiller.

Chéreau, Vincent, Planchon, Mnouchkine, Lassalle, Gruber, Novarina, Vitez, Besset, Reza combien d'autres ! furent tous, un jour ou l'autre, ses débiteurs. Pédagogue, il donna à des générations d'étudiants non seulement le goût du théâtre, mais surtout une réflexion et une méthode qui permettaient d'en saisir le mystère et la complexité initiale. Ce fils d'instituteurs de Lorraine voulait, comme son maître Bertolt Brecht, donner à comprendre. Chantal Meyer-Plantureux dessine de cet homme, qui passait pour un doctrinaire rigide, un portrait chaleureux où la sensibilité commande à l'esprit (Bernard Dort, un intellectuel singulier au Seuil).

Il est vrai que Dort, sous l'apparence du dogmatisme, était l'homme le plus dénué de préjugés qui se puisse rencontrer. Ami de Sartre et de Jouhandeau, ce qui est déjà marque d'indépendance, il témoignait dans sa conversation d'un humour tour à tour dubitatif et questionneur qui nous laissait plus sur des interrogations que sur des certitudes. Sa Lecture de Brecht, publiée en 1960, reste encore un livre de référence pour qui veut se faire une idée rapide, mais juste, de l'univers brechtien. C'est une lecture ouverte, on a le temps de l'analyse et de la pause. On peut, comme dans tout ce qu'écrit Dort ce n'est pas toujours le cas avec Barthes y prendre ses distances.

On y découvre, mieux que dans les innombrables gloses qui nous encombrant aujourd'hui, la dialectique rusée et ambiguë d'une oeuvre qui, en nous parlant des rapports de l'économie et de la culture, nous renvoie subrepticement à l'homme.

On nous y montre un Brecht tout aussi influencé par Kant que par Marx, et plus moraliste que militant, ou, plus exactement tirant de sa politique une morale. Bref, on y saluait non pas un propagandiste, mais un maître à penser. Ce qui était assez audacieux à une époque où Brecht était à la fois malmené par Sartre

et par Nimier, considéré avec défiance par les staliniens, mais aussi par Jean Vilar, et ignoré, sinon méprisé, par la critique de droite, fût-elle aussi éclairée que celle de Jacques Lemarchand.

Abattant ses propres cartes, Dort allait débarbouiller Marivaux du marivaudage et retrouver sous les grimaces un auteur téméraire, aigu et inquiétant, qui, au-delà du jeu des sentiments et du charme, reflétait toute une société prise au piège de ses intérêts et de ses plaisirs, tout un monde au bord de l'abîme. Poursuivant ses recherches sur le classicisme, il rencontre Corneille dont il révèle la jeunesse depuis si longtemps oubliée et les beaux éclats du politique à l'heure du vieillissement. Tout cela n'est pas rien, et de nombreux metteurs en scène en ont fait leurs choux gras.

Toujours en marge, rompant facilement les ponts, sensible, et même fragile, sous l'apparence de la solidité, Bernard Dort débroussaille pendant plus de trente ans les terres du théâtre. Il y met une indépendance tranquille, un entêtement paisible, une absence d'agressivité, d'esbroufe, qui rendent sa démarche nécessaire, sympathique, amicale dirait Brecht. Certes, il a, comme nous tous, ses aveuglements. Il méconnaît Brook, ne fréquente guère Beckett, et ignore superbement le Boulevard, cet art du divertissement qui fait partie intégrante du théâtre, de ce corps qu'irrigue le même sang, et qu'on ne peut déchirer sans le tuer. Qu'importe ! Il a su un instant donner vie à une utopie. Ce n'est pas rien.